



Introduction

La relation de l'homme à la nature n'a rien d'universel. L'histoire, l'ethnologie, l'anthropologie sociale et culturelle ont bien montré que les différents peuples, aux différentes époques, ont développé diverses attitudes à l'égard du vivant. Dans un ouvrage qui a fait date chez les spécialistes, l'anthropologue Philippe Descola s'est efforcé de construire une typologie de ces attitudes, qui correspondent à autant de grandes conceptions du monde (Descola, 2005).

Animisme

Dans l'aire culturelle amérindienne domine une conception du monde que Descola appelle *animiste*. Humains et non-humains sont réputés y partager une même intériorité et ne diffèrent que par leur apparence extérieure (ce que Descola appelle l'extériorité). Tel animal est couvert de poils, alors que tel autre est couvert de plumes, mais tous sont censés partager la même subjectivité et la même « aptitude à communiquer dans un langage universel », y compris avec les humains (Descola, 2005, p. 187). La distinction, familière aux Occidentaux contemporains, entre nature et culture n'est pas présente dans l'animisme. Les métamorphoses, par contre, y sont fréquentes : un humain peut se métamorphoser en plante ou en animal, tandis qu'un animal peut prendre la forme d'un autre animal ou se dépouiller de son extériorité animale pour apparaître dans un corps d'homme. Les mythes amérindiens, étudiés notamment par Claude Lévi-Strauss, sont remplis de telles histoires de métamorphoses.

Totémisme

Dans l'aire culturelle australienne, celle des peuples aborigènes, domine une autre conception du monde que Descola appelle *totémique*. Ce qui compte ici, c'est l'appartenance à une classe totémique qui

regroupe aussi bien des humains que des non-humains. La classe totémique est souvent désignée par un nom de plante ou d'animal, mais il arrive aussi qu'elle soit désignée par un élément humain (sein, toux, prépuce...), par un objet fabriqué (boomerang, pirogue...) ou par un autre phénomène météorologique, astronomique ou terrestre (nuage, éclair, marée, rivière...). Dans tous les cas, les membres d'une même classe totémique, qu'ils soient humains ou non, sont réputés partager les mêmes propriétés substantielles et immatérielles (la même « extériorité » et la même « intériorité », dans le vocabulaire de Descola). Cette identité totémique s'enracine très souvent dans un site particulier, parcouru dans les temps mythologiques par les ancêtres totémiques, les êtres du Rêve, qui en restent les gardiens. Ce qui fait que le totémisme se caractérise par un « enracinement identitaire » dans ce que Descola appelle le « génie du lieu » (Descola, 2005, p. 215).

Analogisme

Une troisième conception du monde, que l'on retrouve dans la pensée chinoise traditionnelle, dans celle de l'Inde brahmanique, mais aussi dans la pensée occidentale de l'Antiquité et du Moyen Âge, est celle que Descola appelle *analogique*. Ce qui caractérise l'analogisme, c'est une multiplication à l'infini des différences entre les intériorités et les extériorités qui oblige ensuite, pour redonner une certaine cohérence au monde, à établir des correspondances à partir de quelques principes génériques entre les entités qui le composent. La pensée chinoise traditionnelle, par exemple, s'est efforcée d'organiser la multiplicité des entités qui peuplent son univers à l'aide des deux grandes catégories que sont le Yin et le Yang (Granet, 1968). La pensée occidentale de l'Antiquité et du Moyen Âge, de son côté, a cherché à établir des correspondances entre les entités qui composent le microcosme et celles qui composent le macrocosme. La théorie des signatures, héritée de

Dioscorides et de Galien et développée à la Renaissance par Paracelse, participe de cette vision du monde : il s'agit d'établir une correspondance médicale entre une herbe et une partie du corps sur la base de leur ressemblance. Ainsi, les feuilles tachetées de blanc de la pulmonaire (*Pulmonaria officinalis*) seront vues comme une signature indiquant que la plante soigne les maladies des poumons.

Naturalisme

La quatrième conception du monde, enfin, est la plus récente : il s'agit du *naturalisme*, qui se développe en Europe à partir de la Renaissance et qui caractérise la science occidentale actuelle. Le naturalisme établit l'existence d'une certaine parenté matérielle entre les êtres, mais soutient en même temps l'existence d'une différence d'intériorité entre l'homme et les autres êtres vivants. D'un point de vue philosophique, sa formulation la plus nette se trouve chez Descartes qui, au XVII^e siècle, renforce la séparation de l'âme et du corps. Si ce dernier peut faire l'objet des sciences, l'âme, quant à elle, caractérisée par la pensée, appartient à la philosophie. La distinction tranchée entre nature et culture, sur laquelle se sont fondées les sciences humaines à partir du XIX^e siècle, reformule en d'autres termes ce dualisme cartésien : aux sciences de la matière et de la vie (physique, chimie, biologie) appartient l'étude de la nature, alors que les sciences humaines (sociologie, anthropologie sociale et culturelle, psychanalyse, etc.) se réservent l'étude de la culture. L'apparition de la pensée naturaliste serait donc indissociable de celle d'un « grand partage », qui, au tournant des XVI^e et XVII^e siècles, a séparé l'homme de la nature, le premier se donnant pour tâche, selon la célèbre formule de Descartes en 1636, dans le *Discours de la méthode*, de « maîtriser et posséder » la seconde.

Cohabitation

Pourtant, tout n'est pas si simple. Philippe Descola lui-même fait remarquer que ces grandes conceptions du monde ne sont pas absolument exclusives les unes des autres. Certes, elles sont mieux représentées dans certaines aires culturelles, mais elles peuvent se retrouver un peu partout, quoique sous des formes moins élaborées. La conception naturaliste, qui

s'est répandue dans le monde entier, en même temps que s'accroissait l'influence politique et commerciale de l'Occident, n'a pas totalement étouffé les autres conceptions du monde dans les aires culturelles où elles étaient très présentes. Inversement, en Europe comme aux États-Unis, la pensée analogique héritée de l'Antiquité et du Moyen Âge n'a pas totalement disparu. Il suffit pour le constater de penser au succès durable de l'astrologie ou de certaines médecines dites parallèles. Et il est possible d'observer chez nos contemporains des attitudes ou des façons de penser qui, sans s'inspirer directement des mythologies amérindiennes ou australiennes, ressemblent pourtant beaucoup aux conceptions du monde animistes et totémiques. C'est justement ce phénomène de cohabitation de différentes façons de penser la nature comme d'entrer en relation avec elle chez nos contemporains occidentaux qui nous intéresse particulièrement. Et c'est pour mieux comprendre comment fonctionne cette cohabitation que nous sommes allés à la rencontre d'habitants de grandes villes de l'Ouest de la France un peu comme Philippe Descola a pu aller à la rencontre des Achuars d'Amazonie équatorienne.

Les médiations

Pour cela, nous nous sommes également dotés d'une grille de lecture. En effet, si la relation à la nature n'est pas universelle, elle n'est pas non plus immédiate. Quelle que soit l'aire culturelle considérée, la relation de l'homme au monde et donc aussi à la nature passe nécessairement par plusieurs médiations [voir encadré ci-contre].

Le langage

La première, celle à laquelle on pense sans doute le plus facilement, est celle du langage. C'est le langage en effet qui permet de donner un nom aux choses, animées ou inanimées. C'est le langage aussi qui permet de développer les conceptions du monde dont nous venons de parler.

L'outil

Mais le langage (qui, chez l'humain, se manifeste toujours sous la forme de langues particulières) n'est pas la seule médiation par laquelle passe le rapport de l'homme au monde. Il faut également tenir compte de l'outil. L'importance de l'outil a été soulignée dès la première moitié du XX^e siècle par Marcel Mauss, l'un des grands fondateurs de la tradition anthropologique et ethnologique française

Le cadre théorique : la théorie de la médiation

Les rapports de l'homme à la nature ne sont pas immédiats. Ils sont au contraire médiatisés ou conditionnés par quelques grands processus d'analyse le plus souvent inconscients : le signe, l'outil, les émotions et la personne. C'est en tout cas l'hypothèse que nous pouvons tirer de la théorie de la médiation, ou anthropologie clinique, qui s'est attachée, sur la base d'une expérience clinique à la fois neurologique et psychiatrique, à identifier les différents principes rationnels par lesquels l'être humain construit sa relation au monde (Gagnepain, 1990 et 1991 ; Gagnepain, 1993). Par une approche différentielle des pathologies, elle a été conduite à diffracter la raison humaine en quatre « plans » de médiation : celui de l'abstraction grammaticale (modèle du signe), celui de l'artifice technique (modèle de l'outil), celui des émotions et de l'abstinence éthique (modèle de la norme), celui enfin de l'appartenance ethnique (modèle de la personne). C'est ce modèle que nous utilisons actuellement pour construire une sorte de phénoménologie du rapport à la nature, qui n'est pas seulement intéressante pour les chercheurs en sciences humaines et sociales. Elle peut en effet donner des éléments de réflexion supplémentaires pour l'éducation à l'environnement.

(Mauss, 1926). L'outil ne doit pas être entendu ici au sens restreint qui lui est donné dans les grandes surfaces de bricolage (où l'on distingue entre les outils, tel que le tournevis ou la perceuse électrique, et les matériaux, tels que le plâtre ou le ciment). L'outil, pour l'anthropologue, désigne plus largement tous les ouvrages fabriqués qui constituent l'équipement d'un peuple ou d'une civilisation quelconque, quelle que soit la finalité de ces équipements. En ce sens, un vêtement, un berceau, une chaise, une bicyclette, une fourchette, une brosse à dents ou une lance sont des outils au même titre qu'une hache ou un marteau. De façon complémentaire, l'outil désigne la faculté mentale d'analyse qui permet la fabrication aussi bien que l'utilisation de ces équipements. On comprendra en tout cas sans peine que l'équipement dont dispose un peuple ou une personne quelconque conditionne autant que sa langue le rapport que cette personne ou ce peuple entretiendront avec la nature. Ainsi, une personne qui habite un appartement contemporain climatisé qu'elle quitte pour se déplacer dans un automobile elle-même climatisée ne ressent pas les intempéries de la même façon que le paysan breton d'autrefois qui portait une peau de chèvre sur le dos pour éviter de prendre froid pendant qu'il tentait de se réchauffer devant lâtre après avoir traversé la campagne à pied. On n'intervient pas non plus de la même manière sur le paysage et on n'a pas la même expérience de ce que c'est que de couper un arbre quand on dispose seulement de haches et de scies manuelles et quand on dispose de tronçonneuses et de bulldozers.

Les émotions

Une troisième médiation encore est celle des émotions. Ce domaine est sans doute plus celui de la psychologie ou de la psychanalyse. Mais l'anthropologue doit aussi y prêter une certaine attention. Le domaine des émotions est celui du plaisir ou du déplaisir que l'on peut éprouver au contact de ce que la psychanalyse appelle justement des objets. Certains objets sont des objets de désir. D'autres au contraire seront considérés comme répugnants ou effrayants et l'on cherchera à les éviter. Certains éléments naturels, certaines plantes ou certains animaux, différents selon les personnes et les groupes sociaux, peuvent ainsi susciter le désir ou la répulsion. Beaucoup de nos contemporains, par exemple, désirent le « beau » temps et éprouvent une certaine aversion pour le « mauvais » temps. Mais ces notions de « beau » ou de « mauvais » appliquées au temps résultent justement



F. Philip

Le parc de Balzac en automne (Angers)

de la projection de leurs propres désirs. Dans la nature, comme le dit très justement une chanson populaire en Russie, il n'y a pas de mauvais temps (et pas de beau temps non plus : la météo en elle-même ignore ces notions de « beau » et de « mauvais »). Il en va de même de certaines espèces animales qui fonctionnent pour les êtres humains (de façon variable selon les personnes et les peuples) soit comme de « bons » soit comme de « mauvais » objets. Le chat de la maison, par exemple, sera un bon objet pour beaucoup de nos contemporains qui prennent plaisir à le caresser alors que la grosse araignée du genre tégénaire découverte au fond de la baignoire ou sur le sol de la cuisine sera souvent un mauvais objet qu'ils ne tarderont pas à écraser d'un coup de pantoufle ou à expédier au plus profond des canalisations en ouvrant en grand le robinet de la douche. Il y a là, dans les désirs et dans les angoisses projetés sur différents objets, un autre moteur des relations de l'humain à la nature. Nous y reviendrons donc.

La personne

Enfin, la dernière médiation est celle de la personne elle-même. En effet, l'être humain n'est pas seulement un individu

vivant, en chair et en os. Il est aussi une personne, capable de sortir mentalement d'elle-même pour tenter de se mettre, comme on le dit couramment, « à la place des autres ». C'est ce qui lui permet entre autres d'être physiquement présent dans un lieu alors que son « esprit » voyage (chacun peut en faire l'expérience à l'occasion d'un cours ou d'une réunion ennuyeuse : le corps est présent, mais la « tête » est ailleurs). C'est d'ailleurs cette expérience des plus banales qui explique que tous les peuples, d'une manière ou d'une autre, ont été conduits à distinguer, selon les termes de Descola, une intériorité et une extériorité. La distinction occidentale de l'esprit et du corps, de la *psychê* et du *sôma*, pour parler comme les anciens Grecs, n'en est au fond que l'une des formulations. Mais cette distinction de l'individu et de la personne a une autre conséquence importante. Elle nous donne la possibilité de prêter ou au contraire de refuser le statut de personne à l'autre, que ce dernier soit humain ou non-humain. L'histoire montre en effet qu'il est possible de refuser de considérer l'autre humain comme une personne. Dans les camps de concentration, par exemple, comme au Goulag, tout était fait pour dépouiller les déportés des éléments qui, dans leur vie



Il ne leur manque que la parole ? (« Je ne dois pas entrer », Bréquigny, Rennes)

antérieure, soutenaient leur existence comme personnes (nom, insertion dans un réseau de relations familiales et amicales, vêtements, etc.). Ils y étaient réduits à leur condition d'individus biologiques et ceux qui y ont survécu le doivent souvent au fait qu'ils ont su justement développer quelques stratégies leur permettant malgré tout de se maintenir comme personnes. Mais s'il est possible de refuser ainsi de considérer l'autre humain comme une personne, il est également possible de prêter le statut de personne ou de quasi-personne à des êtres vivants non-humains, voire à des objets inanimés. Combien de nos contemporains prêtent ainsi une « âme » à leur voiture, considérant qu'elle n'est pas tout à fait un objet comme les autres ? Les chiffres ne sont pas connus, mais l'observation est assez commune. De même, combien de propriétaires de chats et de chiens font de leur animal favori un membre à part entière de la famille, auquel « il ne manque que la parole » ? L'animisme, on le voit, n'a rien de spécifique à l'aire culturelle amérindienne. Bien sûr, nos contemporains occidentaux ne développent pas une mythologie animiste aussi sophistiquée que celle des Indiens d'Amérique. Mais l'expérience animiste ne leur est pas complètement étrangère. C'est donc cela aussi que nous avons tenté de

repérer et de préciser à travers nos enquêtes.

Dans la suite de ce numéro de *Penn ar Bed*, nous allons présenter quelques résultats d'une enquête par entretiens semi-directifs réalisée auprès d'utilisateurs d'espaces publics à caractère naturel (plus loin ECN¹) de trois métropoles de l'Ouest de la France (Angers, Nantes et Rennes), enquête qui a été rendue possible grâce à un financement du PIRVE et de l'ANR [voir encadré page suivante]. Mais nous n'hésiterons pas à l'occasion à comparer ou compléter ces résultats avec ceux d'autres enquêtes que nous avons réalisées antérieurement (Le Bot et Sauvage, 2008 ; Le Bot, 2007), ainsi qu'avec ceux obtenus par d'autres chercheurs en sciences humaines et sociales. Il s'agira dans tous les cas de s'intéresser à l'expérience « profane » de la nature dite « ordinaire » (Mougenot, 2003). Les données empiriques seront analysées à l'aide de la grille de lecture que nous venons de présenter. Aussi le plan reprendra-t-il dans l'ordre les différentes « médiations » que nous venons d'évoquer : celle du langage, celle de l'outil, celle des émotions et de leur régulation, celle de la personne enfin. ■

1 - Nous reprenons cette notion commode d'espaces à caractère naturel (ECN) à Clergeau (2007), en précisant qu'il s'agit dans notre enquête d'espaces verts publics (parcs et jardins) situés en zone urbaine.

L'enquête ANR et PIRVE

La recherche dont quelques résultats sont présentés dans ce numéro de *Penn ar Bed* a été rendue possible grâce à un financement du Programme Interdisciplinaire Ville et Environnement (PIRVE, appel à projets 2008) dans le cadre du projet « Quelle place pour les espaces boisés dans la construction des villes ? » (<http://www.pirve.fr/projet/10/>) ainsi que de l'Agence Nationale de la Recherche (ANR) dans le cadre de l'une des tâches du programme Trame Verte Urbaine (<http://www.trameverteurbaine.com/>). Il s'agit d'une recherche pluridisciplinaire qui associe principalement des écologues, des géographes et des sociologues. Les terrains retenus l'ont été

dans trois agglomérations de l'Ouest de la France : Angers, Nantes et Rennes. D'un point de vue écologique, ces trois agglomérations sont situées dans un même sous-secteur phytogéographique, le sous-secteur armoricain, l'une dans le district de Haute-Bretagne (Rennes), les deux autres dans le district de Basse-Loire (Angers et Nantes). D'un point de vue historique et sociologique, elles se distinguent par leur taille (31 communes et 287 000 habitants pour Angers, 24 communes et 580 000 habitants pour Nantes, 37 communes et 385 000 habitants pour Rennes), mais aussi par leurs traditions horticoles.



J.-M. Le Bot

La Chézine dans le parc des Dervallières, élément de la trame verte et bleue de Nantes (Procé, Nantes)

Aux fins de l'enquête sociologique, trois espaces boisés ont été retenus dans chacune des trois agglomérations [voir tableau ci-dessous].

Angers	Parcs de l'étang Saint-Nicolas	Ensemble de parcs aménagés autour d'un étang artificiel, sur le site d'une ancienne carrière de schiste ardoisier. Parmi ces parcs, celui de la Garenne a été ouvert au public en 1937. Le parc des Carrières et le pourtour de l'étang ont suivi dans les années 1950. Cet ensemble constitue aujourd'hui un élément de la trame verte d'Angers, entre ville et campagne (prolongation sur les communes d'Avrillé et de Beaucouzé).
	Parc de Balzac	Aménagé par la ville d'Angers à partir de 1996 sur une surface de près de 50 ha qui avait servi longtemps de décharge sauvage. Lien entre les parcs de l'étang Saint-Nicolas, il constitue désormais un élément pivot de la trame verte d'Angers. Il a reçu l'agrément de « Refuge LPO » en octobre 2006.
	Domaine de Pignerolle	Ancien parc de château de 80 ha, acheté en 1971 par le district d'Angers. Noyau de la trame verte de l'est angevin sur la commune de Saint-Barthélémy d'Anjou, il se raccroche, en s'élargissant, à des espaces ruraux et des bois privés.
Nantes	Parc de la Gaudinière	Ancien parc privé de 12,5 ha, acheté par la ville de Nantes en 1936. Il est situé au nord de Nantes, à la limite de la commune d'Orvault, dans la vallée du Cens (qui rejoint l'Erdre un peu plus de 2 km en aval).
	Parc de la Gournerie	Parc de château de 76 ha, sur la commune de Saint-Herblain, acquis par cette dernière en 1973 ; relié au centre-ville de Nantes par le corridor écologique de la vallée de la Chézine, affluent direct de la Loire.
	Parc de Procé	Au centre-ville de Nantes, 12 ha d'un ancien parc privé aménagé au XIX ^e siècle par le paysagiste Dominique Noiset. Acheté par la ville en 1912, il fait aujourd'hui partie de la trame verte de Nantes en se prolongeant par un corridor boisé qui suit la vallée de la Chézine, tant vers l'aval et que vers l'amont (jusqu'au parc de la Gournerie).
Rennes	Jardin du Thabor	Parc horticole de 10 ha au centre-ville, aménagé au XIX ^e siècle par les frères Bühler, à partir du jardin plus ancien de l'abbaye Saint-Melaine.
	Parc des Gayeulles	Le plus grand parc de Rennes, d'une surface de 100 ha, au nord-est de la ville. C'est un exemple de nature reconstituée (à partir de 1967, pour une ouverture au public en 1978). Une passerelle piétonne au-dessus de la rocade permet de cheminer jusqu'à la forêt de Rennes.
	Parc de Bréquigny	« Poumon vert » de 16 ha, aménagé entre 1969 et 1980, au cœur d'un quartier très minéral (ZUP sud et centre commercial), en bordure de la rocade sud.



F. Philip

Le parc de Pignerolles (Angers)



J.-M. Le Bot

L'entrée du parc de Procé depuis le parc des Dervallières (vallée de la Chézine, Nantes)



J.-M. Le Bot

Au fond du parc des Gayeulles, une passerelle permet de franchir le périphérique et poursuivre la promenade vers la forêt de Rennes.

Le choix de ces sites d'enquête a été fait en concertation avec les écologues participant au même programme de recherche pluridisciplinaire, qui y ont réalisé des inventaires floristiques et faunistiques. Il nous a fallu tenir compte de surcroît des nécessités de l'enquête sociologique qui imposent de retenir des lieux suffisamment fréquentés. De plus, nous avons fait en sorte de retenir des espaces boisés suffisamment variés du point de vue des formes paysagères et des modes de gestion, et situés dans des quartiers ou des zones des agglomérations diversifiés d'un point de vue socio-économique. Dans chacun de ces

espaces, l'enquête a été menée par entretiens semi-directifs (5 à 10 entretiens par site, soit 76 entretiens au total et 96 personnes interrogées).

La grille d'entretien visait trois objectifs. Le premier objectif était de mesurer le savoir naturaliste des usagers. Pour cela, nous avons constitué trois planches comportant chacune cinq photographies ou dessins en couleur, une pour la végétation herbacée et arbustive, une autre pour la végétation arborée, une troisième pour les oiseaux. Un test préalable a conduit à éliminer une version plus ambitieuse de

ces planches, qui comportait un nombre plus important de taxons. En effet, le temps d'entretien devenait trop important et lassait les personnes interrogées, d'autant plus que peu de taxons étaient reconnus. Les 15 taxons finalement retenus l'ont été en concertation avec les écologues. Il s'agit du chêne pédonculé (*Quercus robur*), du laurier-palme ou laurier-cerise (*Prunus laurocerasus*), du marronnier d'Inde (*Aesculus hippocastanum*), de l'orme champêtre (*Ulmus minor* var. *vulgaris*) et de l'if commun (*Taxus baccata*) pour la flore arborescente, du sureau noir (*Sambucus nigra*), du pissenlit (*Taraxacum* sp.), du cyclamen de Naples (*Cyclamen hederifolium*), de la fougère aigle (*Pteridium aquilinum*) et de la digitale pourpre (*Digitalis purpurea*) pour la flore arbustive et herbacée, de l'étourneau (*Sturnus vulgaris*), de la tourterelle turque (*Streptopelia decaocto*), du rouge-gorge (*Erithacus rubecula*), du merle noir (*Turdus merula*) et du pinson des arbres (*Fringilla coelebs*) pour les oiseaux. Ces taxons ont été délibérément choisis parmi les espèces très communes dans cette aire géographique, de façon à ce que leur



F. Philip

La situation d'entretien : présentation d'une planche

reconnaissance n'exige pas, a priori, de compétence naturaliste très poussée. L'objectif était de vérifier si les gens sont capables de nommer ces différentes espèces qui font partie de la biodiversité la plus « ordinaire » (Mougenot, 2003) de la région, mais aussi de voir s'ils sont capables d'y associer spontanément quelques caractéristiques qui intéressaient particulièrement les écologues et qui sont présentées dans le tableau ci-dessous.

Espèce	Support	Est-elle connue ou reconnue spontanément comme :
chêne pédonculé (<i>Quercus robur</i>)	dessin**	local, identitaire ?
laurier-palme (<i>Prunus laurocerasus</i>)	dessin** et photographie*	invasif ?
marronnier d'Inde (<i>Aesculus hippocastanum</i>)	dessin**	exotique (du fait de son nom) ?
orme champêtre (<i>Ulmus minor</i> var. <i>vulgaris</i>)	dessin**	quasi-disparu (épidémie de graphiose) ?
if commun (<i>Taxus baccata</i>)	dessin**	toxique et symbolique (arbre des cimetières) ?
sureau noir (<i>Sambucus nigra</i>)	photographie*	présentant des baies comestibles ?
pissenlit (<i>Taraxacum</i> sp.)	photographie*	
cyclamen de Naples (<i>Cyclamen hederifolium</i>)	photographie*	forestière ?
fougère aigle (<i>Pteridium aquilinum</i>)	photographie*	
digitale pourpre (<i>Digitalis purpurea</i>)	photographie*	toxique ?
étourneau (<i>Sturnus vulgaris</i>)	dessin***	envahissante (présence de dortoirs hivernaux en ville) ?
tourterelle turque (<i>Streptopelia decaocto</i>)	dessin***	exotique (du fait de son nom) ?
rouge-gorge (<i>Erithacus rubecula</i>)	dessin***	très commun et généraliste ?
merle noir (<i>Turdus merula</i>)	dessin***	très commun et généraliste ?
pinson des arbres (<i>Fringilla coelebs</i>)	dessin***	forestier ?

* Photographies choisies sur internet à l'aide de Google image. ** Pour chaque arbre retenu, nous avons fait figurer un dessin représentant la feuille et le fruit, accompagné d'un autre dessin présentant la silhouette de l'arbre. Les dessins ont été scannés à partir du livre d'Owen Johnson et David More, *Guide Delachaux des arbres d'Europe*. 1500 espèces décrites et illustrées, Paris, Delachaux et Niestlé, coll. « Les guides du naturaliste », 2005, 464 p. Seule exception, dans le cas du laurier-palme, le dessin de la silhouette a été remplacé par la photographie d'une haie de laurier-palme. *** Ces dessins ont été scannés à partir de Peterson, R., Mountfort, G., Hollom, P.A.D., Géroudet, P., *Guide des oiseaux d'Europe*, Neuchâtel – Paris, Delachaux et Niestlé, 1989, 460 p.

La présence de l'orme dans cette liste mérite sans doute une explication particulière. C'est délibérément en effet que nous l'avons retenu : les silhouettes de grands ormes, tels que celui qui figure sur notre planche en couleur, ont disparu du paysage en raison de l'épidémie de graphiose. Mais il s'agissait justement de vérifier si les personnes interrogées étaient capables non seulement de reconnaître quand même cet arbre, mais aussi de parler de cette épidémie. Plus généralement, il convient peut-être de préciser qu'il ne s'agissait pas, dans cette partie du questionnaire, de prendre les gens en défaut de connaissance, mais seulement d'éva-

luer cette dernière, telle qu'elle se présente, et de pouvoir éventuellement la mettre en relation avec les caractéristiques sociologiques des personnes.

Un second objectif était d'évaluer le degré d'acceptation de la flore spontanée en ville. Pour cela nous avons également composé une planche en couleur qui présentait trois photographies de pieds d'arbres, l'un recouvert d'une grille, sans aucune végétation spontanée, les deux autres sans grille, avec des fleurs dans un cas et une végétation spontanée d'apparence moins jardinée dans l'autre [photos ci-dessous].



A



B



C

Enfin, un troisième objectif était de construire une typologie des rapports que les habitants entretiennent avec ces espaces urbains à caractère naturel [encadré page 30]. La construction de

cette typologie s'est appuyée sur les réponses aux questions que nous venons de présenter, mais aussi sur le reste de la grille d'entretien. ■